

qui avaient quitté Panama en même temps que lui, se rendirent à ce bar ; mais ils ne trouvèrent point le mécanicien.

Alors, très dépités, tous remontèrent dans leur wagon et reprirent le chemin de Panama.

* *

Au moment où M. Mendès avait senti osciller sous ses pieds le plancher de la prolonge, il avait fermé les yeux et, envoyant par la pensée un suprême adieu à sa femme et à sa fille, il avait attendu la mort.

Aussi sa surprise avait-elle été fort grande, lorsqu'au lieu d'être, comme ceux qui l'entouraient, arraché du wagon et balancé au bout de sa corde, il se sentit tout à coup projeté violemment en avant, puis étendu sur le plancher, où une main de fer le maintenait immobile, étendu de tout son long.

La machine, pendant ce temps, volait sur les rails, dévorant l'espace avec une vertigineuse rapidité. Les monuments de Panama avaient disparu à l'horizon ; déjà on avait dépassé la station d'Obispo et l'on s'engageait dans la rampe qui monte à la Culebra.

—Vous pouvez vous relever, maintenant, mon général, dit une voix.

La main qui l'enserrait l'abandonna, et, le soutenant par les épaules, l'aïda à reprendre une position normale.

—Antonio ! s'écria M. Mendès en reconnaissant avec stupéfaction dans l'homme qui venait de lui parler le jardinier de la villa *Santa Virgen*.

—Moi-même, mon général, répondit le brave homme d'une voix vibrante.

—Mais n'est-ce pas toi qui tout à l'heure ?...

—Vous a passé la corde au cou ? si, mon général, à vous comme aux trente-neuf autres pauvres diables qui rendent, en ce moment, compte au bon Dieu de toutes leurs vilaines actions.

Il eut un haussement d'épaules comique.

—Que voulez-vous, mon général, il n'y avait pas d'autre moyen de vous sauver... alors je me suis fait bourreau...

—Mais, malheureux, s'écria M. Mendès, tu me fais commettre une infamie... j'ai déserté mon poste... je devais mourir avec mes compagnons d'infortune...

Antonio eut un gros rire.

—Ah ! ma foi, répondit-il, vous voir pendu entre un Landrin et un Giovanni Corda, cela me rappelait trop le Christ entre les deux larrons... et comme cette histoire-là m'a toujours indigné, je me suis juré que je m'opposerais de toutes mes forces à ce qu'on la recommençât...

—N'importe, gronda le général ; je ne veux point qu'on dise que je me suis sauvé, alors que les autres mouraient... Je veux retourner à Panama.

Antonio étouffa un formidable juron, mais ne répondit rien ; seulement, d'un signe de la tête, il désigna le mécanicien qui, immobile sur la plate-forme, accélérât la marche de la locomotive.

—Eh ! mon brave ! cria le général, machine en arrière...

Le mécanicien, comme s'il n'eût pas entendu, ouvrit la porte de la chaudière et y engouffra une énorme pelletée de charbon.

—Arrête ! cria M. Mendès d'une voix irritée, arrête ou je saute.

Il y avait dans cette voix une décision telle que le mécanicien se retourna :

—Ne sautez pas, général ; nous ferons ce que vous voudrez.

Ce disant, il enjamba le tender et rejoignit M. Mendès sur la prolonge ; alors, il arracha le mauvais chapeau de feutre, qui lui mettait un masque d'ombre sur le haut du visage, enleva une barbe épaisse qui lui encadrait le bas de la figure, envahissant les joues jusqu'aux yeux.

—Jacques !... s'écria le vieillard... mon enfant !... mon fils !...

—J'avais juré à Merced que je vous sauverais, M. Mendès... j'ai tenu mon serment... Maintenant, vous voulez retourner à Panama... je suis à vos ordres ; seulement, comme je ne vous aurai pas sauvé et que je n'oserai pas me présenter

devant votre fille, je vous accompagne, et le gouvernement fera de moi ce que bon lui semblera.

—Et je ferai comme M. Miquet, dit à son tour Antonio.

Le général leur prit à chacun la main.

—Vous me désespérez, balbutia-t-il.

Et il ajouta :

—Cette fuite, c'est le déshonneur pour moi.

Une inspiration subite vint à Jacques.

—Qui sait, répondit-il, si Dieu, en nous permettant de vous sauver, n'a pas voulu vous conserver pour l'avenir de votre patrie... A notre époque, les hommes intègres sont rares, mon général, et l'ignominieuse mort qui vous était réservée eut peut-être fait évanouir à jamais l'espoir d'indépendance qui brille quand même au fond du cœur des patriotes.

M. Mendès courba la tête.

—Qu'il soit donc fait comme vous désirez, dit-il.

Le jeune homme poussa un cri de joie et, courant à sa plate-forme, saisit le frein et renversa la vapeur ; la machine, après avoir roulé pendant quelques mètres encore, s'arrêta presque brusquement.

—Que faites-vous ? demanda M. Mendès.

—Je vous débarque, général, il serait imprudent d'avancer davantage, car les toits que vous apercevez là-bas sont ceux de Gatun, la dernière station avant Colon ; au bas du talus vous trouverez un sentier qui vous mènera, à travers bois, jusqu'au rio Chagres... Une barque, montée par les amis d'Antonio, vous attend pour vous conduire jusqu'au fort San Lorenzo... Une fois là, caché dans une habitation, vous attendrez le passage d'un bâtiment anglais, qui vous transportera à Buenos-Ayres.

—C'est l'exil ! murmura tristement M. Mendès... ne pourrai-je au moins embrasser, avant de partir, ma femme et ma fille ?

—Je vous les conduirai moi-même ce soir, répondit le jeune homme... et maintenant, partez vite.

Ce disant, il serrait la main du vieillard qui, aidé d'Antonio, descendit sur la voie ; puis il desserra le frein et la machine se mit en marche en poussant un joyeux sifflement, tandis que le mécanicien improvisé rajustait son chapeau et sa fausse barbe.

Il était bien heureux, notre ami Jacques, il avait tenu le serment fait à Merced.

XXVI. — DEUX LETTRES COMME ÉPILOGUE.

Deux mois s'étaient écoulés depuis les événements racontés au précédent chapitre.

La villa *Santa Virgen* avait été vendue ; seules désormais et sans d'autres ressources que la petite rente de Mme Mendès, Merced et sa mère avaient dû se débarrasser de la luxueuse habitation où s'étaient écoulées les plus heureuses années de leur existence ; par bonheur, elles en avaient pu trouver un bon prix, car à la suite des incendies de Colon et de Panama, les immeubles avaient pris, soudainement, une valeur plus grande.

De la somme ainsi réalisée, Mine Mendès avait fait deux parts : l'une, la plus grosse, avait été envoyée à Buenos Ayres pour permettre au général de vivre convenablement jusqu'à ce qu'il eût trouvé une situation ; l'autre part, la brave dame l'avait gardée et jointe aux quelques cents francs de rente que rapportait sa modeste dot ; elle les faisait vivre, elle et sa fille, modestement.

Elles avaient loué, dans un des faubourgs de la ville, un petit logement où elles vivaient en recluses, ne recevant personne, expérimentant le très humain mais très dur distique du poète latin :

Donec eris felix, multos numerabis amicos ;
Tempora si fuerint nubila, solus eris !

Cependant nous allons trop loin en disant qu'elles ne recevaient personne : tous les jours Jacques Miquet les venait voir.

Le jeune homme souffrait beaucoup de sentir ces deux pauvres femmes tombées, si brutalement, sans transition aucune, en un état de misère.

Tout d'abord, n'écoutant que son premier mouvement, il avait, avec une grande discrétion, fait

ses offres de services à Mme Mendès ; mais l'orgueilleuse Irlandaise ne l'avait pas laissé achever et, en quelques paroles pleines de tact et de dignité, lui avait fait comprendre que son rôle de fiancé ne lui permettait pas d'intervenir, pécuniairement parlant, dans la situation de Merced.

—Et puis, avait ajouté la bonne dame en levant vers le ciel ses yeux remplis de soumission chrétienne, si Dieu nous a envoyé cette épreuve, c'est qu'assurément il a ses desseins sur nous ; pourquoi nous permettrions-nous de les contrecarrer ?

Depuis ce jour, Jacques s'était tu, admirant de toute son âme cette femme courbée avec résignation sous la volonté divine, et cette jeune fille acceptant sa nouvelle situation avec un courage plein de simplicité.

Quant à lui, les mêmes raisons qui, Pierre vivant, lui avaient fait garder le silence sur l'attentat criminel et sur la spoliation odieuse dont il avait été victime, lui avaient clos les lèvres également, après qu'il eût constaté la mort de son misérable cousin.

Certes, rien ne lui eût été plus facile que de faire reconnaître son identité et de prendre à la Compagnie du canal cette place d'ingénieur qui lui appartenait légitimement.

Mais pour cela, il lui eût fallu raconter sa douloureuse histoire, initier tous ces indifférents à sa honte ; cela jamais !

Le nom qu'il portait, le nom que son père lui avait légué pur et sans tache, ne traînerait pas dans les bureaux de police ni dans des antichambres de juge d'instruction.

Et puisque Dieu avait voulu que les choses fussent ainsi, elles resteraient telles que Dieu les avait faites.

On voit que l'identité de sentiments religieux chez Jacques et chez Mme Mendès leur faisait tenir le même raisonnement et les courbait tous deux, avec la même soumission, sous la volonté divine.

Aussitôt passée l'émotion qu'avait causée dans l'isthe la tentative généreuse mais imprudente du général Mendès y Tendura, Jacques avait donc repris aux chantiers de la Culebra le poste de surveillant qu'il y occupait primitivement, et là, en travaillant beaucoup, il réussissait à vivre et à économiser sur sa paie une modeste somme qu'il envoyait régulièrement à sa mère.

* *

Il était huit heures, c'était le moment de la soirée où Jacques Miquet venait rendre visite aux dames Mendès ; aussi Merced se hâtait-elle de faire disparaître les traces de leur modeste repas et de mettre en ordre la petite pièce qui servait à la fois de salle à manger et de salle de réception.

Quand elle eut fini, la jeune fille déposa sur la table un service à thé et plaça sur le poêle, pour qu'elle se tint au chaud, la cafetière remplie d'eau bouillante.

Cela fait, elle jeta un regard sur la pendule ; alors elle tressaillit.

—Ne vous semble-t-il pas, maman, que M. Miquet est en retard ce soir ?

Mme Mendès allongea les lèvres dans une petite moue dubitative.

—Penses-tu, répliqua-t-elle... nous achevons à peine de dîner.

—Ordinairement, insista Merced, il arrive à huit heures... huit heures cinq... et voyez, il est presque la demie.

La mère hochait la tête et murmurait avec un petit saurire :

(La fin au prochain numéro)

NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman nouveau d'un écrivain populaire par excellence, qui aura une popularité aussi retentissante que celle de la *Porteuse de pain*, dont nos lecteurs ont gardé le souvenir et qui a obtenu un si éclatant succès.

L'action est dramatique, émouvante, mouvementée et d'une irréprochable moralité